ALTRALANG Journal
e-ISSN: 2710-8619 p-ISSN: 2710-7922
Volume 7 Issue 1 / June 2025 pp. 81-92
DOI: https://doi.org/10.52919/altralang.v7i1.521

Journaliers, au confluent de l'intergénéricité, de l'interartialité et de l'interculturalité, vu de l'œil mystique Eberhardtien

GUEBAILIA Malika[1*]
[1]*Université de Biskra Mohamed Khider, Algérie*
malika.guebailia@univ-biskra.dz
GUETTAFI Sihem[2]
[2]*Université de Biskra Mohamed Khider, Algérie*
sihem.guettafi@univ-biskra.dz

Reçu: 29/10/2024, **Accepté:** 28/03/2025, **Publié:** 01/06/2025

Daily Workers, at the Confluence of Intergenericity, Interartiality, and Interculturality, Seen Through the Mystical Eye of Eberhardt

ABSTRACT: *Our present article is part of the aspect of the hybridity of genres, arts and cultures or what we call intergenericity, interartiality and interculturality, because working on the writing of Isabelle EBERHARDT seems far from being completely univocal. This writer of German-Russian origin that Algeria has proudly adopted nourishes the literary and artistic universe with her unique pen which has rippled until reaching the heart of the Sahara to declare itself mystical. Through this pen, weaving letters to the arts and genres, Isabelle confirms herself as an artist wanting to make her writing a work of art. To this end, we will show how Les Journaliers d'Isabelle, spread over four parts, acquires the triple generic, artistic and intercultural signature.*

KEYWORDS: Hybrid Literature, Intergenericity, Interartiality, Interculturality, Mysticism.

RESUME : *Notre présent article s'inscrit dans le volet de l'hybridité des genres, des arts et des cultures ou de ce que l'on appelle l'intergénéricité, l'interartialité et l'interculturalité, car travailler sur l'écrit d'Isabelle EBERHARDT semble loin d'être tout uniment univoque. Cette écrivaine d'origine germano - russe que l'Algérie a fièrement adoptée nourrit l'univers littéraire et artistique par sa plume singulière qui a ondoyé jusqu'à arriver au cœur du Sahara pour se déclarer mystique. A travers cette plume, ourdissant les lettres aux arts, et aux genres, Isabelle se confirme artiste voulant faire de son écrit une œuvre d'art. Nous montrerons, à cette fin, comment les Journaliers d'Isabelle, s'étalant sur quatre parties, acquièrent la triple signature générique, artistique, interculturelle.*

MOTS- CLES : littérature hybride, intergénéricité, interartialité, interculturalité, mysticisme.

* Auteur correspondant
ALTRALANG Journal / © 2025 The Authors. Published by the University of Oran 2 Mohamed Ben Ahmed, Algeria.
This is an open access article under the CC BY license (http://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Introduction

Dans son article « Pas d'Euphorie ! Anatomie d'une crise », Moser Walter atteste que « […] *depuis quelques décennies, nous assistons au développement accéléré de nouvelles technologies qui ont un impact sur nos médias* […] » (MOSER, 2001, p. 205), et sur la littérature plus particulièrement. Il ajoute que celle-ci :

« […] montre […] des signes non seulement de pouvoir résister à l'assaut des nouveaux médias, mais même de pouvoir profiter des nouvelles possibilités crées par l'explosion technologique. Elle s'adapte à la nouvelle situation tout en maintenant une spécificité de discours spécialisé et en acquérant de nouvelles fonctions. » (MOSER, 2001, p. 207)

En effet la littérature, devenant un laboratoire permanent, connait une nouvelle phase de sa transformation en subissant certaines métamorphoses et en développant une nouvelle structure faisant d'elle une « *littérature hybride* ». Cette dernière parvient subséquemment à établir des liaisons fructueuses avec d'autres arts qui viennent ajouter une nuance faisant de l'écrit littéraire une œuvre universelle. L'entité résultant des bouleversements de la littérature constitue le pivot de notre présent article à travers lequel nous essayerons de montrer comment *Journaliers* d'Isabelle Eberhardt, se nourrissant des arts, des cultures et s'imbibant dans la généricité acquiert une spécificité hybride et développe un aspect identitaire interculturel et interdiscursif faisant d'Isabelle une femme artiste et une écrivaine incontournable.

Notons que *Journaliers* est le premier texte dû tout entier à la seule main d'Isabelle Eberhardt et que ses autres écrits dont *Yasmina et autres nouvelles algériennes*, *Au pays des sables*, *Dans l'ombre chaude de l'Islam*, *Rakhil* et *Trimardeur* ont été relus et améliorés par l'éditeur, le libraire et l'écrivain René-Louis Doyon et son homologue Victor Barrucand. Le choix de notre texte est loin d'être ex nihilo car la personnalité de l'auteure et la vie tourmentée qu'elle a menée se sont présentées à nous telles des épiphanies justifiant et développant une réflexion qui inscrirait le corpus dans une perspective polyvalente ne pouvant que relever du génie Eberhardtien.

En effet, l'œuvre littéraire d'Isabelle Eberhardt interpelle le lecteur dès la première lecture et l'incite à s'interroger autour de moult problématiques de par la force du verbe qui y est exprimée et par l'opulence et la plénitude des procédés et des modalités pouvant susciter des recherches et émettre des hypothèses. Notre réflexion met l'accent d'abord sur le dialogue qu'entretient le récit d'Isabelle Eberhardt avec d'autres arts. Ces derniers dont la peinture, le dessin, le théâtre et la photographie seraient thématiquement présents et agiraient dans son écriture en tant qu'éléments majeurs, indispensables et déterminants, éclairant et enrichissant un univers esthétique propre à l'écrivaine. Par ailleurs, celui-ci franchirait l'universalité par sa grande porte grâce à la nébuleuse générique et culturelle qui y est développée.

Afin de mener à bon escient notre réflexion, nous allons revenir sur les points primordiaux qui nous ont emmenées à formuler nos hypothèses. Dans un premier temps, notre étude se focalisera sur les descriptions faites par l'auteure en alliant les arts maniés au lexique qui y est relatif. Isabelle Eberhardt aurait, probablement, un œil artistique se transformant en une plume littéraire. Puis, dans un second temps, nous nous proposerons de mettre en relief les autres arts et genres présents dans le texte choisi en vue de justifier l'hybridité prônée par l'auteure. L'interartialité et l'intergénéricité constituantes du récit d'Eberhardt ne pourront être finement examinées que par une scrupuleuse analyse du texte littéraire, de son propre mode de langage, de ses propres outils, de sa propre forme […], selon Vetter (VETTER, 1996, p. 207) car comme le rappelle Bernard Vouilloux, « *tout étant est promu à la signification, à partir du moment où il semble avoir été isolé, cadré par le discours.* » (VOUILLOUX, 1994, p. 115) Une lecture exhaustive et donc une étude approfondie du texte nous permettrait de démontrer l'insertion de plusieurs genres et de différentes formes d'art dans un écrit né littéraire. Outre ces deux volets relevant de l'intergénéricité et de l'interartialité, nous démontrerons, dans un troisième moment, la floraison de l'interculturalité dans les *Journaliers.*

1. Journaliers : entre interartialité et intergénéricité

Journaliers, parus pour la première fois en 1923, portent la marque d'une certaine influence artistique et se distinguent des autres récits de l'auteure par des emprunts importants, évidents et décisifs à nombre d'arts. Ils se divisent en quatre journaliers rappelant des composantes qui sont d'ordinaire propres au montage d'autres arts. En chacun de ces journaliers se trouve la description d'un élément précis faisant « image » et se situant dans une relation chronologique ou thématique avec ce qui précède ou ce qui suit. Le lecteur se trouve, en fait, en train de feuilleter son livre comme un album de photographies.

« Le photomontage » adopté par Isabelle Eberhardt ne consiste pas seulement à décrire des images, mais à produire, par un système de découpe et de cadrage, des blocs distincts, matériau brut dont l'assemblage d'ordre plutôt thématique permet à l'instar d'un album photo, de ramasser une vie, sa vie et ses aventures. Le premier dessin d'Isabelle figure dans le deuxième journalier.

Le 4 août 1900,3 h. 1/2 soir.

Figure n°1. Dessin n°1

En noir et blanc, l'auteure a su représenter la culture et la civilisation de la ville dans laquelle elle était. Le sable du Sahara et les koubbas des maisons et des zaouia aident le lecteur occidental à se situer et à situer la ville décrite. Bien que sommaire, le premier dessin traduit fidèlement ce qu'elle ressent en étant loin du monde, loin de la civilisation et de ses comédies hypocrites. Isabelle se trouve seule, sur la terre d'Islam, au désert, libre et dans des conditions de vie excellentes.

Isabelle choisit de s'isoler dans le Sahara et déclare haut et fort sa passion pour sa nouvelle confession, l'Islam, et sa nouvelle terre bénie, l'Algérie, ce pays du sable et de la pierre, ce pays des chameaux et des hommes primitifs. Les chameaux et l'ambiance primitive dont l'auteure parle sont de nouveau présentés dans le deuxième dessin qui figure, lui aussi, dans le deuxième journalier et qu'Isabelle transcrit en distinguant l'incomparable spectacle qui s'offrait à ses yeux contemplant les dunes, d'une infiniment délicate nuance de chamois argenté, se profilant sur un ciel orangé et pourpre, baigné d'une lueur lilacée d'une pureté de teinte ineffable, à l'heure où le soleil allait se coucher, où El Oued resplendissait, noyé d'or éclatant, aperçu, non moins qu'un nimbe d'apothéose.

Outre cet arrière-plan enchantant l'œil et l'esprit du lecteur, l'auteure n'hésite point du tout d'attirer l'attention de son lecteur sur les deux silhouettes d'Arabes en blanc, debout sur la petite dune des fours à chaux lui donnant une impression biblique de recul vers les âges anciens de l'humanité primitive, adoratrice des grands luminaires célestes. Au demeurant, l'auteure, par cette dernière allusion, fait un clin d'œil fatal au lecteur assoiffé de la mystique.

El Oued, le 27 octobre 1900, 9 h. soir.

Figure n°2. Dessin n°2

La transcription de l'auteure n'est pas insignifiante et aide le lecteur à comprendre aisément le jeu opéré par Isabelle l'artiste. En effet, les dessins que celle-ci a départis sur l'ensemble des journaliers sont des pièces d'un puzzle que seul un lecteur avisé des descriptions fournies réussit d'assembler en vue de reconstituer la bonne image.

Le troisième dessin apparait également dans le deuxième journalier. En se remémorant sa vie à El Oued, au sud Algérien, le crayon d'Isabelle l'artiste continue de s'inscrire dans l'ambiance des âges anciens qu'elle a adulée jusqu'à son dernier souffle. Éprise du sable et de l'homme qu'elle a connu sur la terre du sable, l'auteure prend le soin d'interpréter son dessin en dépeignant le tableau admiré des coteaux monotones, de quelques plantes grasses poussées, sortes de sédums grêles, d'un vert clair et où tout revit. Cette teinte est renvoyée à l'automne d'Afrique ressemblant bien aux étés du pays d'exil, surtout le soir, au coucher du soleil. Ce spectacle ne se complète qu'en parlant de Slimane qui devient vraiment un membre de la famille d'Isabelle ou plutôt sa famille. Isabelle espère que cela dure éternellement ainsi, même dans les sables immuablement gris car cet amour a, lui seul, le pouvoir de raviver cette atmosphère décolorée et blafarde.

Figure n°3. Dessin n°3

L'auteure se rattache et se lie à tous les détails des paysages et des lieux contemplés et n'hésite aucunement à partager ses sensations avec son lecteur qui participe inconsciemment à une quête de déchiffrement. Le quatrième dessin vient confirmer le principe de cette quête car il parait inconcevable de renvoyer le lecteur à la route déserte du cimetière de Sidi Abdallah sans le dessin qui l'invite à revenir sur ses pas relire et contempler les étranges cimetières où les tombeaux sont en forme de cloches pointues et les petites koubbas en forme de tours à contreforts.

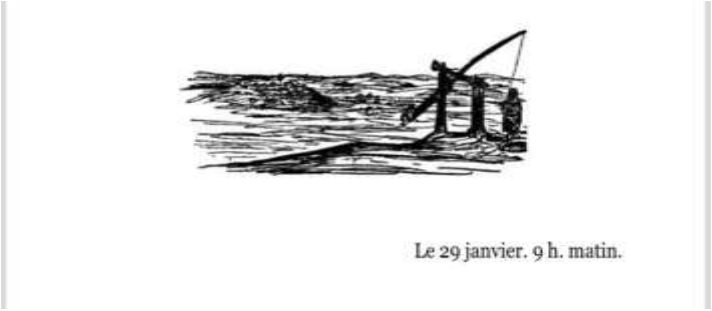

Figure n°4. Dessin n°4

La transcription proposée par Isabelle aide le lecteur à décrypter une partie du dessin et le laisse deviner les détails de la partie restante en avançant dans sa lecture afin de comprendre d'où les quelques femmes voilées de bleu rentrent, courbées sous le poids des guerba pleines. Cette dernière précision vient divulguer qu'il s'agissait d'un puits.

Arrivé au troisième journalier, le lecteur se trouve pleinement dans la civilisation musulmane et au cœur du désert d'El Oued Souf de l'Algérie grâce au cinquième dessin couronnant la troisième partie de notre corpus. En louant Dieu par ce qui est exprimé en arabe et en français sur la même page du dessin, Isabelle renvoie celui-ci à la terre algérienne, la terre bénie, à laquelle elle s'identifie et sur laquelle elle a connu des endroits qu'elle aime, qui la font rêver profondément, mélancoliquement.

Figure n°5. Dessin n°5

A l'instar du Sahara séduisant qui l'a ensorcelé pour la vie, et à la joie d'y revenir, Isabelle s'octroie d'une impression d'audace en face du destin et d'une irréductible énergie. Le Sahara est donc loin d'être un espace trivial pour l'auteure qui y retourne maintes et maintes fois pour se ressourcer et pour retrouver le répit tant recherché. Isabelle n'est guère désespérée tant qu'il y aura l'immensité superbe du Sahara où elle se réfugiera et où son âme trop tourmentée se reposera des mesquineries de la vie moderne.

Le havre propice pour Isabelle durant sa quête spirituelle et sa longue retraite mystique en frôlant le sud algérien a contribué au développement de sa personnalité. Le lecteur est en état de faire de ses *Journaliers* un carnet de développement personnel en percevant les fruits qu'Isabelle a semés et qu'elle transmet à travers ses messages. Parmi lesquels le lecteur ne peut échapper à l'attrait du passage où elle trouve que la vie est non pas seulement une lutte perpétuelle contre les circonstances, mais bien plutôt une lutte incessante contre nous-mêmes. Cela est une vérité vieille comme le monde, mais les trois quarts des hommes l'ignorent ou n'en tiennent aucun compte donnant naissance aux malheureux, aux désespérés et aux malfaisants hantant, malheureusement, la société.

Au sortir de tout périple, Isabelle inscrit l'essentiel de son expérience dans ses *Journaliers* acquérant l'aspect d'un journal intime qu'elle confie à son lecteur, ou « *[…]Pour celui qui, par hasard un jour, se*

donnerait la peine de le lire, il serait aussi un miroir fidèle de tout le processus de plus en plus rapide » (EBERHARDT, 2017, p. 40) de son épanouissement, de ses états d'esprit dépeints et accompagnés des notes de bas de page, quelquefois traduites de l'arabe ou du russe, dévoilant la vraie personnalité d'Isabelle et expliquant et illustrant certains détails qu'elle seule saisit. Nous tenons à préciser qu'un bon nombre de ces notes sont signalées par l'éditeur et le librairie René-Louis Doyon comme marginales et souvent réécrites par son soin.

Outre le journal intime, la lettre est présente elle aussi dans le texte d'Isabelle en ornant le troisième journalier par les détails saisissants qu'elle apporte à son lecteur au sujet de l'incident de Behima où Si Mahmoud, autrement dit Isabelle, a failli perdre sa vie après une attaque qui l'a mise contre un certain Abd Allah ben Mohammed ben Lakhdar et dont les causes restent ambigües. Ce qui subjugue le lecteur n'est pas la péripétie malséante qui allait coûter la vie de l'auteure mais sa bienséance et son indulgence envers l'assaillant pour lequel elle ne ressent rien.

Ce désir incessant d'arriver à un perfectionnement intellectuel et moral est justifié et traduit dans le sixième dessin. Celui-ci, se trouvant dans le troisième journalier, renvoie à une petite pièce sur les hauteurs du Sahara loin des hommes et de leur bassesse, de leur cruauté et surtout de leur monstrueux égoïsme. Isabelle l'interprète clairement par le plaisir de vivre, seule, dans le grand désert : « *Ah ! Comme je voudrais partir, à présent, au loin, en un pays inconnu, mais d'Islam, mais d'Afrique, pour longtemps*. » (EBERHARDT, 2017, p. 54) Le dessin confirme cette envie d'aller vivre loin du monde, dans un pays musulman que la pièce dessinée dans la sixième image affirme car elle renvoie le lecteur aux anciennes maisons habitées par les mystiques ermites ne souciant guère des plaisirs de la vie.

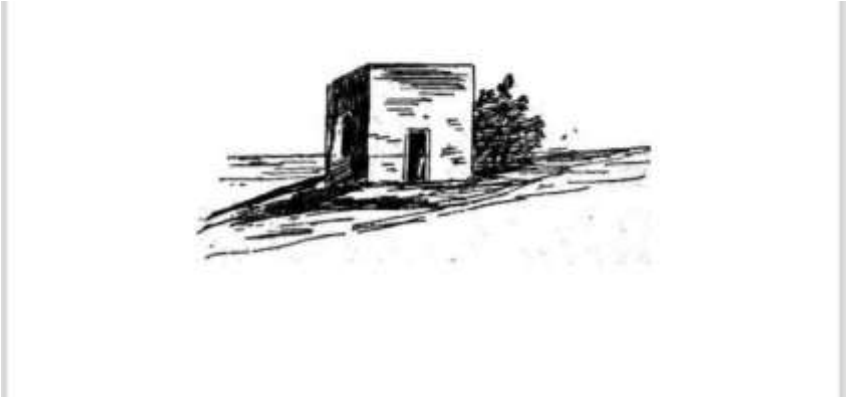

Figure n°6. Dessin n°6

En dépit du désir de solitude qu'Isabelle réclame dans tout son écrit, il est à préciser que cela concerne tout le monde fors Si Slimane, avec qui elle a passé quelques minutes merveilleuses, loin, loin des hommes, pour qui elle éprouve une affection indicible et ce n'est qu'avec lui qu'elle accepte de s'isoler dans le grand Sahara. En effet, l'abandon qu'Isabelle a subi depuis sa tendre enfance et sa croyance que cette flamme ne doit jamais être déclarée n'a pas empêché la naissance inconsciente, involontaire, du grand amour de sa vie. Cet amour fait d'Isabelle une femme très reconnaissante bénissant Dieu et la destinée de l'avoir conduit dans l'inoubliable cité des sables, d'avoir mis sur son chemin cet être devenant sa seule consolation, sa seule joie, son trésor inestimable en ce monde où elle se sentait la plus déshéritée des déshérités et où elle devient, désormais, la plus riche de tous.

L'affliction et la désespérance qu'Isabelle clame par des couleurs sombres et mornes à partir de son premier journalier se métamorphosent dans le quatrième et dernier journalier en un amour et un dessein de bâtir une maison et une famille en se rappelant de sa mère défunte qu'elle surnomme « L'Esprit Blanc », enterrée à Bône, à Annaba, à l'Est de l'Algérie, comme elle l'a prescrit en bas du septième dessin. Dans cet avant dernier dessin, Isabelle rappelle son lecteur qu'elle avait entamé son journalier sur la terre haie de

l'exil, lors d'une des périodes qu'elle déclare noires, les plus douloureuses, les plus incertaines et les plus fertiles en souffrances mais que Bou-Saâda clôt en douceur.

Figure n°7. Dessin n°7

La vie d'Isabelle renait avec la naissance d'un amour inattendu, les paysages décrits prennent désormais des couleurs, les arbres dessinés reverdissent. Le panorama est splendide dans le huitième dessin où la vue devient très belle et les coteaux arides du pays africain s'étendent avec leur coloration variée en des lointains très lumineux et très purs. L'amour s'installa dans la vie d'Isabelle et transforma l'ombre en un rayon de soleil nitescent.

Figure n°8. Dessin n°8

Les tourments et les affres sentis et ressentis à travers la plume d'EBERHARDT sont d'ores et déjà remplacés par le calme et la sérénité qui la font revenir à sa soif de l'Idéal, à sa quête mystique et désirable embrassant son âme, l'élevant vers les sphères sublimes de l'au-delà en fréquentant les lieux saints où se retrouve, le grand calme sur le pays bédouin que les quelques sons diffus du douar disséminé dans la montagne ne troublent pas. Isabelle se focalise et concentre l'attention de son lecteur sur le tombeau du marabout qui se trouvait au sommet d'une colline pointue, dans un épais fourré de lentisques, au milieu desquels quelques pierres noirâtres, cachées, se servant d'un lieu de pèlerinage.

Isabelle n'hésite aucunement de faire preuve de reviviscence en renvoyant le lecteur au mysticisme qu'elle a l'impression d'atteindre par la voie de la douleur vécue et à laquelle elle ne voudrait qu'être reconnaissante. Le neuvième et dernier dessin clôt la dernière page du dernier journalier et interpelle le lecteur sur la culture arabo-berbère pour laquelle Isabelle EBERHARDT voue un amour ineffable. Le

dernier graffiti qu'elle accompagne de son désir jamais inassouvi de connaitre, d'apprendre, remet en relief sa passion pour la plume qu'elle a dû délaisser depuis son départ pour Bône en 1897, et cet art pour lequel elle a toujours gardé un amour invincible – le dessin, la peinture. Maintenant, elle s'y remet et tâchera de prendre quelques leçons utiles, quelques notions du portrait et du genre surtout.

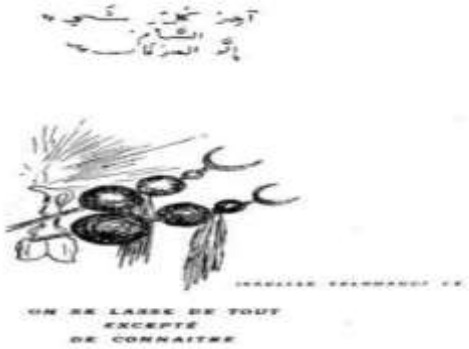

Figure n°9. Dessin n°9

2. Émotions chromatiques : *Journaliers,* des états d'âme en coloris

Isabelle Eberhardt dévoile, à dessin ou par mégarde, dès les premières pages de ses *Journaliers*, une orientation artistique invitant le lecteur à découvrir les villes et les pays l'ayant marqué à travers les yeux d'un artiste peintre jouant avec ses pinceaux en les trempant dans son bac de couleurs. Elle prend le plaisir de peindre les paysages décrits en se servant d'emblée d'une coloration n'étant point irréfléchie. Le lecteur se trouve, en fait, en avançant dans la lecture des *Journaliers,* en face d'un tableau de peinture où règnent des couleurs tantôt chaudes tantôt froides interprétant son état d'âme.

Ces descriptions nuancées reflètent la profondeur de la pensée de l'écrivaine qui voit ses tourments se projeter dans les tableaux contemplés. Le gris dominant et symbolisant le raffinement, la maturité et le conservatisme, revient souvent dans les journaliers de l'auteure extériorisant sa tristesse profonde et sa solitude : « *Je suis seul, assis en face de l'immensité grise de la mer murmurante…* » (EBERHARDT, 2017, p. 17). Bien qu'Isabelle Eberhardt exprime sa déception, sa déréliction et son spleen, elle demeure rêveuse, sa rêverie n'est point désolée ni désespérée. Elle sort toujours de cette incohérence et de ces tourments invincible et continue de fouler les ruelles enchevêtrées, montant, descendant, parfois coupées d'escaliers en pierre grise, et, par l'absence de roulage dans la haute ville, où les petits pavés pointus, recouverts de fines herbes étiolées, prennent la couleur d'un vert tirant vers le jaune.

Ce passage du gris sombre et terne au vert jaune vif et étincelant ne peut être issu que d'une plume lunatique pareille à celle d'Isabelle Eberhardt qui sait conjurer le mal ressenti en le clouant sur les descriptions du moment et en continuant de s'éloigner pour de nouvelles découvertes : « *Demain à pareille heure, je serai déjà très loin des rochers cagliaritains, là-bas, sur la mer grise qui, depuis des jours et des jours, gronde et déferle…* » (EBERHARDT, 2017, p. 26). Arrivée en Algérie, la nomade retrouve son agilité et son alacrité. Ce changement est clairement défini par une vivacité de couleurs et donc d'un état d'esprit. « Les matinées sont devenues froides. La lumière a changé de teinte et le ciel aussi. Ce n'est plus le morne rayonnement des jours accablés de l'été. Le bleu du ciel est intense et est devenu vivifiant et pur. Tout revit. Mon âme, elle aussi, renait à la vie… » (EBERHARDT, 2017, p. 74)

D'un gris morose et maussade, la plume artistique d'Isabelle se colore en un bleu roboratif inspirant la force et invitant à dévorer pleinement la vie et à savourer tous les détails de la nature et des saisons. L'automne recommencera au pays des dunes livides. Derechef, sous le ciel limpide, le soleil brillera moins brûlant et le vent frais du matin dissipera la brume fraîche de la nuit, et le sable humide répandra ses senteurs marines. « Et l'horizon bleuira, et les jardins reverdiront. L'hiver, depuis El Guerrah, richesse inouïe de couleurs et de nuances ; tapis de coquelicots jetés en taches saignantes sur le vert sombre des récoltes anémones neigeuses, glaïeuls pourprés, bleuets, taches d'or des colzas. » (EBERHARDT, 2017, p. 129)

Les paysages qui étaient auparavant grisâtres et monotones sont désormais aux yeux d'Isabelle radieux et étincelants. L'éclat du soleil teindra les jardins d'un vert paradisiaque et azurera les cieux et même les dunes qui sembleraient cérulés comme les vagues d'une mer tourmentée. Après cet hiver, le printemps d'Isabelle s'annonce, car il avait plu ce qui rend le sable mouillé, couvert d'une teinte jaunâtre, avec une légère odeur saline, fraîche et agréable, et transporte le lecteur au Sahara des merveilles, à voir l'Algérie comme personne ne l'a présenté antérieurement.

L'assortiment de couleurs se poursuit dans les tableaux de l'écrivaine qui renoue avec la culture arabe et musulmane en faisant preuve de constance et d'abnégation. Isabelle cultive la mémoire de son lecteur en l'impliquant avec elle dans sa quête mystique tout en vantant les lieux saints, les saints et Dieu qui lui rendra Slimane car elle n'a foi et confiance, dorénavant, qu'en Dieu et Abd-el-kader Djilani. La déférence qu'Isabelle témoigne pour les saints est grandement apparente dans son texte et elle n'hésite pas de la peindre à travers les descriptions minutieuses faites aux zaouia, aux lieux saints adulés et aussi au cimetière musulman où sa mère est ensevelie.

> « …La colline funéraire, là-bas, au-dessus du grand golfe bleu de l'inoubliable Annaba, devait dormir aujourd'hui sous l'ardente lumière des journées d'été finissantes, en Afrique… Les tombes de marbre blanc ou de faïences multicolores devaient sembler autant de fleurs éclatantes parmi les grands cyprès noirs, les vignes vierges, les géraniums géants à fleurs de sang ou de chair pâlissante, et les keram du pays barbaresque » (EBERHARDT, 2017, p. 30)

Isabelle EBERHARDT voudrait faire de son écrit « une œuvre d'art » qu'elle présente aux lecteurs, telle une pièce d'identité d'un pays connu par sa diversité artistique interprétée dans tous ses coins et recoins. Cette variété l'inscrit dans un autre volet pour ses cultures métisses.

3. *Journaliers :* de l'interdiscursivité et l'interartialité à l'interculturalité

Outre les représentations iconographiques et le jeu de couleurs, Isabelle tisse un lien colossal avec son lecteur en se basant sur l'art de la promotion de la vue qui est le descriptif rendant le visible lisible et perceptible. En effet, la pratique descriptive adoptée par l'auteure parvient à créer des effets visuels tantôt des endroits et des paysages, tantôt des peintures saisissantes de sa passion pour la Kabylie sauvage et les collines grisâtres, pour le Désert et le Sahara algériens ou pour ce qui l'attache toujours à l'Orient et à ses boutiques, aux petites vitrines, où résonnent des voix nasillardes.

Ce récit se construit de manière à être lu comme s'il pouvait aussi être vu et entendu renvoyant au champ hybride de l'image et à celui de la voix, portant les marques de cette hybridité qui lui est intrinsèque, créant des effets de lecture, frappant l'imaginaire du lecteur. En effet, le vocabulaire utilisé par Isabelle Eberhardt dans ses *Journaliers* est truffé de mots renvoyant aux domaines de l'image, du son et de l'art. En se servant d'une pléthore de mots éloquents, l'auteure embrasse et développe plusieurs formes d'art.

Dès les premières pages, Isabelle inscrit *Journaliers* dans un moule artistique, de la peinture au théâtre : « *Pour la galerie, j'arbore le masque d'emprunt du cynique, du débauché et du je m'enfoutiste … Personne jusqu'à ce jour n'a su percer ce masque et apercevoir ma vraie âme…* » (EBERHARDT, 2017, pp. 17-18). Voici le vocabulaire choisi qui vient confirmer la signature artistique de la plume d'Isabelle entre la « *galerie* » insinuant l'œuvre d'art ou la peinture et le « masque » que porte le personnage théâtral ou celui qu'a porté Isabelle faisant d'elle Si Mahmoud le long de son périple. Le masque porté par Isabelle explicite la double existence vécue, celle souvent aventureuse du Désert l'obligeant à être Si Mahmoud et celle calme et douce, en ermite, loin de tout ce qui peut la troubler, et donc son passage du masculin au féminin, de l'homme sous les traits de Si Mahmoud à Isabelle l'auteure et vice-versa. L'écrivaine que nous retrouvons aujourd'hui dans ces *Journaliers* a parcouru tous les lieux cités derrière son masque, dans son costume de mâle, malgré la sensualité s'animant dans sa poitrine.

La plume d'Eberhardt convoque, consciemment ou inconsciemment un autre art pouvant renvoyer le lecteur au septième art qui est le cinéma ou à un autre genre étant le théâtre en projetant la naissance et la mort de l'être humain comme pour projeter un film au cinéma ou au théâtre où : *« Le premier acte de la*

vie, - pleurer… » (EBERHARDT, 2017, p. 44). Grande est effectivement la force du verbe avec laquelle Isabelle brave son lectorat informé et doué. Qu'il s'agisse du cinéma ou du théâtre, « acte » pour le premier et « pleurer » pour le deuxième, le texte né par écrit est destiné à être joué particulièrement les passages où l'auteure désigne son lecteur tantôt par un « vous » sévère tantôt par un « tu » familier.

Isabelle EBERHARDT n'a cessé de convoquer Pierre Loti, l'écrivain, le romancier, le photographe qui se nourrit de ses voyages pour écrire et qui a bellement transmis cette passion à notre écrivaine. Les italiques des citations qui ornent les paragraphes développent l'illustration d'un thème annoncé et émaillent le récit en contribuant à l'effet patchwork. Le lecteur d'Isabelle EBERHARDT est fréquemment appelé à rencontrer des personnages œuvrant dans la sphère de l'art et qui s'affichent à titre de peintres, de cinéastes ou de photographe. Ces noms renvoient clairement à des milieux hybrides précis, comme le vocabulaire spécialisé employé par l'auteure, des personnages de cette nature symbolisent des « *références interdiscursives* » explicites au sens de Vermetten. (Audrey, 2005)

Dès son jeune âge, la lecture a éveillé chez Isabelle des appels vers l'inconnu et l'ailleurs. Elle lisait aux français, aux russes et aux allemands. Nourrie de grec et de latin, Eberhardt demeure prisonnière du fabuleux Orient et continue d'en parler dans un état d'exaltation. Elle était allée jusqu'au bout de sa passion, jusqu'en Algérie et jamais n'avait cherché à guérir de son désir d'Orient, des cultures métisses. Le tableau des femmes à la beauté arabe et des paysans aux figures barbues et bronzées, aux yeux enfoncés sous les sourcils épais, tenant du grec montagnard et du kabyle, par un étrange mélange de traits, hante sa mémoire jusqu'à Cagliari où elle ne cesse de comparer les nouvelles places à celles d'Algérie, aux « maisons arabes » et aux « chott[1] du Désert ».

Bien que la misère sordide du nouveau pays qu'elle foule – l'Italie - la ronge, Isabelle se rappelle de ses jours et nuits vécus parfois avec beaucoup d'amour et tant de songeries parfois avec une mélancolie inouïe. Dans ses lignes qu'elle dessine avec l'encre de ses expériences et la plume de ses aspirations, Isabelle nuance ses tableaux par des allers-retours entre l'Algérie et ses villes du Sud précisément et Genève, Cagliari, Marseille, … réveillant en elle sa nostalgie pour la terre où elle a retrouvé sa sérénité. A Marseille, le son des vieilles cloches à renversement des églises l'accroche davantage au calme des blanches zaouiyas et des demeures à coupoles grises du désert de l'Algérie. Ce cri interculturel ne cesse de résonner dans l'oreille du lecteur comme un écho assourdi de chaque comparaison identifiant Isabelle à la culture et à la civilisation arabo-musulmane cultivant désormais « foi et confiance ».

Une fois à Genève, l'auteure vit et se laisse vivre avec ses souvenirs du Désert, d'Annaba, de Batna, de Biskra, de Touggourt ou de Ouargla qui se situe « *au seuil du grand océan de mystère qu'est le Sahara* » (EBERHARDT, 2017, p. 39) et où Isabelle a toujours voulu se fixer et fonder le foyer de ses rêves. Car dans ce Désert qu'elle réclame s'accomplirait, pour elle, une floraison superbe de cette foi islamique dont elle a besoin et qui pâlit à Genève.

Genève n'est pas la seule ville que l'auteure abhorre. A Alger, Isabelle s'estime heureuse d'être loin de « *l'ignoble Marseille avec ses laideurs, sa bêtise, sa grossièreté et sa saleté morale et matérielle !* » (EBERHARDT, 2017, p. 204). La capitale algérienne lui semble gracieuse et douce à vivre malgré la tourbe qu'elle y trouve introduite par la « *civilisation prostituée et prostituante* ».

Tout départ de l'Algérie et tout retour vers elle est ponctué par une comparaison revêtant un caractère magnétique et confirmant que le cordon ombilical de la patrie-mère d'Isabelle, l'Algérie, ne se coupe pour rien au monde. A commencer par la capitale, Alger, où Isabelle se ravive du retour bienheureux et renait, une fois de plus, à la vie dans la paix et la pénombre de la vaste Djémaa Djedid après avoir fui la sensation d'étouffement ressentie à Genève, à la maison où elle vivait et qui lui semble dorénavant « *malchanceuse, close, muette, perdue dans les herbes folles comme plongée en un rêve funèbre et morose*.» (EBERHARDT, 2017, p. 27) Les décors sont à l'avenir incomparables à l'œil d'Isabelle même s'il s'agit du lieu où sont

[1] Mot arabe signifiant « lac salé ».

ensevelis les deux tombes, de son père et de son frère, au « *cimetière infidèle, en terre d'exil, si loin de l'autre colline sacrée d'éternel repos et d'immuable silence…* » (EBERHARDT, 2017, p. 27) En substance, Isabelle respire l'Algérie et tous ses détails.

L'interculturalité mise en exergue dans les *Journaliers* ne se réduit pas à confronter l'Algérie avec les autres pays visités mais se développe bellement à l'intérieur même de l'Algérie. Entre M'sila, la ville qui ressemble, dans sa végétation, à la nouvelle Biskra, et à la vieille dans sa construction, très antique, s'élevant avec « *quelques palmiers échevelés qui lui donnent des airs de Ksour*. » (EBERHARDT, 2017, p. 208) Les habitants, quant à eux, se ressemblent en ayant des types du Sud. Les femmes de M'sila portent une tenue qu'Isabelle trouve disgracieuse « surtout la coiffure énorme et plate » contrairement au costume porté par les femmes du Souf jugé plus fin et plus joli.

Un choc de cultures est aperçu par Isabelle à Alger en voyant le vêtement arabe, le burnous, porté sur la tenue européenne ou dans les vieilles rues de la capitale algérienne qui sont d'air médiéval, turc, maure, tout ce que l'on voudra. Ce labyrinthe ne peut être expliqué que par la richesse interculturelle héritée des différentes civilisations qui ont foulé le sol algérien à travers les siècles.

Avant de revenir définitivement vivre en Algérie, à El Oued, Isabelle avoue que la vie sédentaire ne lui sied plus et que l'attirance de l'ailleurs ensoleillé hantera toujours son esprit et ses pensées. De ce fait, les routes de la terre d'exil lui paraissent dorénavant blanches comme une rivière d'argent mat, droites comme une flèche et qui s'en vont vers le grand Jura mélancolique, à la différence des villes du Sud algérien au mystère poignant et ensorcelant et dont l'espace large et les petites maisons délabrées envoûtent la nomade se déclarant amatrice du nomadisme, en opposition à la sédentarité qui l'asphyxiait.

Métissage de cultures et de visions l'ayant fascinée jusqu'en 1904, cette année-là, Isabelle quitta la vie et n'a pas eu loisir de se regarder mourir, doucement, lentement. L'Afrique, sa terre bénie, ne lui offrit qu'un ciel opaque, une dernière nuit de bourrasque, une mort violente, quelque part très loin, un nuage s'était déchiré. Tout dormait. Enfin ! Elle était là l'eau tant souhaitée, l'eau, l'eau bienfaisante, l'eau bénie.

Conclusion

En guise de conclusion, il sied de dire qu'à la différence des autres textes de l'auteure, *Journaliers* porte une signature artistique marquante plus particulièrement pour un lecteur ignorant la passion qu'Isabelle éprouve pour l'art et les artistes. Cet amour est déclaré par les lettres de l'auteur qui voulait que l'ensemble de ses quatre journaliers soient une œuvre d'art. L'objectif de l'écrivaine est atteint. En effet, nous nous trouvons entrain de contempler tous les paysages qui ont marqué la nomade[2] lors de ses voyages et déplacements par le biais de la description qui offre une animation et vivifie le tableau.

Feuilleter les journaliers est, de ce fait, loin de ressembler à la lecture d'un écrit classique. La description adoptée et les dessins que l'auteure a soigneusement placés tout au long des journaliers se nourrissent les uns des autres et mettent le lecteur au centre d'un processus de déchiffrement et de décryptage. Celui-ci repose sur le jeu que le ou tout lecteur devrait comprendre et gagner car les pièces du puzzle sont éparpillées du début jusqu'à la fin, enrobées d'une beauté verbale.

Cette éloquence reconnue dans le texte Eberhardtien ne peut que refléter la grandeur de l'écrivaine d'origine germano russe, venue de très loin, armée de vaillance et assoiffée de découverte et de mysticisme. Isabelle est entrée « *en nomadisme comme on entre en religion* », dixit Edmonde Charles-Roux. Vêtue en homme, voyageant seule et affrontant chaque jour périls et pauvreté, elle va errer à travers le Maghreb. Telle qu'elle fut jusqu'à sa mort, entre les livres qu'elle voulait écrire et le peuple qu'elle voulait servir.

[2] En parlant d'Isabelle qui a acquis le surnom de « la nomade » au vu des expériences vécues dans le grand Sahara algérien.

Références bibliographiques

- EBERHARDT Isabelle, (2017), *Journaliers,* Béjaia Algérie, Talantikit.
- EBERHARDT, I. (2002), Journaliers, Paris France, Joelle Losfeld.
- MOSER Walter, (2001), « Pas d'Euphorie ! Anatomie d'une crise ». *Revue Canadienne de littérature comparée,* Vol 26, n° 209, p. 205.
- VETTER Anne, (1996), *De l'image au texte, in Peinture et écriture*, Paris: Collection Traverses.
- VERMETTEN Audrey, (2005), « Un tropisme cinématographique ». *Poétique*, Novembre, pp. 491 508.
- VOUILLOUX Bernard, (1994), *La peinture dans le texte.* Paris, CNRS.

Biographies des auteurs

Auteur correspondant
Malika GUEBAILIA, **doctorante** à l'université Mohamed KHIDER, Biskra, Algérie depuis mars 2022. **Professeur de français au lycée** Ahmed BRAGHTA, Guelma, Algérie, depuis septembre 2012 et **professeur principal** depuis 2017. **Professeur formateur** des stagiaires de la session octobre, novembre, 2021 et de la session octobre novembre 2022. **Membre de jury** à l'Office National des Épreuves de Baccalauréat de la session décembre, janvier, février 2021 et de la session décembre, janvier, février 2022. **Membre du laboratoire** SEPRADIS. **Boursière du gouvernement français** à l'université de Lorraine, France, depuis décembre 2023. Travaille sur la sainteté des femmes dans la littérature maghrébine de langue française.

Deuxième auteur
Sihem GUETTAFI Enseignante- chercheure, maître de conférences (HDR) en sciences des textes littéraires, spécialité littératures Francophones à l'université Mohamed Khider- Biskra en Algérie. Membre d'une unité de recherche (PRFU) **« (Re) configuration de l'Oraliture algérienne dans une perspective d'enseignement de la littérature à l'université : Structure, représentation et transposition didactique »** et membre du laboratoire SEPRADIS. Ses domaines de recherche sont la littérature Maghrébine et Africaine à l'aune de la théorie postcoloniale, l'oralité et l'écriture féminine dans la littérature maghrébine d'expression française. Responsable d'une équipe de formation pour l'élaboration d'un projet de master littérature : Langue, Culture et Civilisation.